

La première neige

Je ferme les rideaux et mon thé est déjà froid. La tasse sur le coin de mon bureau est aussi blanche que le dehors, si ce n'est les visages de ces lutteurs sumo tels qu'ils ont été peints par quelqu'un, à un moment, dans le Japon de notre époque. Enfin je crois... Je ne comprends rien au japonais.

Je m'assois et je me dis que je dois faire quelque chose pour ne pas penser à la neige qui tombe dehors en ce moment. J'aimais la neige avant. Il y a trois mois je l'aimais encore. J'avais même hâte qu'elle vienne, Oui, je sais, c'est plutôt rare d'entendre ou de lire ça mais c'est pourtant vrai. La neige qui tombe c'est comme la pluie au ralenti qui s'accroche partout pour ne pas qu'on l'oublie. Moi aussi j'aurais aimé qu'on ne m'oublie pas mais on a beau s'accrocher ça ne change rien quand vient le moment où le message est reçu. À ce moment-là plein de choses ont changé dans ma tête. Au revoir Beethoven et David Bowie, je ne vous écouterai plus avant longtemps. Ce n'est pas de votre faute, c'est que mon cœur est trop grippé pour pouvoir vous laisser le toucher.

Et puis les jours passaient et je savais qu'aujourd'hui allait arriver. Ce matin je me suis levé, j'ai regardé mon téléphone qui m'annonçait la neige et je me suis dit : "ça y est. La voici."

Avant, la première neige était le réveil du petit garçon qui reste sous les couvertures pendant tout le reste de l'année. C'est le contrat qu'on a passé lui et moi. Il se tait et arrête de bouger sauf ce jour très précis où il peut vadrouiller et passer sa main sur toutes les voitures et mettre des gants ou alors ne pas les mettre parce que la neige sur la peau ça fait un bruit très fin qu'il aime et faire des boules de neige qu'il va lancer pour essayer de toucher des nœuds d'arbre ou des panneaux mais jamais des personnes car ce n'est pas bien et souvent les gens n'aiment pas ça et rester à regarder la neige tomber parce que la neige, quand elle tombe, c'est comme si c'étaient les nuages qui passaient dans une râpe à fromage.

Mais aujourd'hui, la neige, c'est le froid. C'est la punition au monde d'une mère qui a perdu sa fille. C'est un jeu mis en suspension à deux doigts de la défaite, quand la nature arrête de tout donner pour aller se cacher et qu'on fouille partout mais qu'on est incapable de la trouver car elle est allée bien trop loin pour qu'on puisse la toucher du doigt ou des yeux. C'est à cela que ressemble chacun de mes jours depuis trois mois. La neige de ce matin ne rend le monde que plus semblable au mien.

Je me décide alors à sortir. Il faudra bien que je sorte un jour de toute façon. La rue est le territoire de ceux qui vivent et malgré la neige il reste toujours des horloges qui continuent de compter les heures. Quand je sors, la neige n'est plus que sur le sol. C'est plus facile ainsi. Les voies sont déjà tracées. Il suffit de suivre les pas de ceux qui nous ont précédés. Malgré mon humeur je lui concède ce petit miracle: la neige efface toutes les différences et fait marcher le monde dans la même direction. Il n'y a plus que le blanc. Le reste des couleurs n'est qu'artifice pour être vu. Alors je marche en suivant la route que d'autres ont ouverte pour moi et je garde mes mains dans les poches. L'enfant n'a pas envie de sortir aujourd'hui de toute façon. Il préfère me laisser seul avec mes souvenirs d'adulte.

Je croise des gens et comme je l'avais pensé tout le monde est devenu anonyme, et dans l'anonymat le silence chante comme du cristal. Les mains dans mes poches je sens mon téléphone qui résonne dans mes oreilles et me coupe un peu plus du monde. Il n'y a que moi et ma destination. Et le bruit que font mes pas sur la neige. Le froid a son propre langage qui passe par les os. Quand je marche, j'entends les plaintes de la neige remonter jusqu'à moi. Durant l'hiver les pieds sont les nouvelles oreilles. Toute notre attention se concentre sur eux. C'est pour cela que personne ne parle. On n'interrompt pas celui qui parle surtout quand celui qui parle est aussi celui qui peut vous faire chuter.

Normalement, quand on chute, c'est parce qu'on a mal calculé quelque chose dans notre corps. Une surface instable ou une force qui est venue s'appliquer sur notre corps d'une manière qu'on n'avait pas prévue, ou une défaillance du corps; ça arrive souvent que la cause de la chute soit simplement parce que le corps a perdu sa force. Mais en hiver s'ajoute aussi la confiance qu'on a dans le sol lui-même et qui fait défaut à ce moment-là. Ce qui est le plus assuré devient le plus grand des traîtres lorsque vient le froid parce que le froid se superpose au sol et vient refléter ce qu'on est tous et je me souviens d'une phrase que j'ai lue dans une nouvelle de Aldiss: "peut-être que nous sommes trop imprécis pour survivre?" Le froid nous rapporte cette expression en pleine face aussi vite que le sol nous arrive quand on tombe. Notre stabilité n'existe que jusqu'à ce qu'elle soit prouvée fautive par le monde hors de nous. C'est pour cela que beaucoup de personnes détestent l'hiver car l'hiver nous ramène à qui on est vraiment. Surtout quand on tombe.

Lorsque j'arrive à l'entrée du métro, je vois une ligne qui attend le bus. Une bien courte ligne. Moi je rentre dans la station car c'est sous terre que je vais voyager. Pas de neige pour les taupes et les vers de terre. À l'abri du vent je vois toutes les personnes qui ont préféré attendre au tiède, les mains emmitouflées dans leurs gants et leurs vestes et leurs tuques remplies de leurs têtes et de leurs cheveux et de leurs sourcils. On garde toute la chaleur possible en hiver. On ne partage pas. Je passe les tourniquets et je peux ouvrir ma veste. Laisser mon corps un peu plus libre de respirer normalement. Je descends les marches, trouve ma place habituelle contre le mur et sors mon livre, mais je n'ai pas envie de regarder les mots tout de suite. Je regarde les gens à la dérobée. Certains sont plus humains. Pas juste des vêtements doués du mouvement. La plupart sont aussi renfermés que le sont leurs blousons. Il fait peut-être plus chaud ici mais avec tout ce qu'on a perdu dehors, il faut compenser.

Compenser. On essaye de trouver de la chaleur où on peut. Pour certains, c'est dans la compagnie des autres et c'est vrai que l'autre tient chaud. On est des animaux sociaux après tout et la société donne chaud parfois. Regardez les pingouins: ils se regroupent en grosses masses et ceux qui sont au milieu ne sentent rien de ce qui rugit à quelques dizaines de mètres d'eux. Mais pour cela il faut pouvoir trouver assez de personnes, et des personnes qui ne vont pas vous laisser affronter le vent pendant tout l'hiver. Il faut des gens qui vont accepter de prendre une partie du froid pour eux pendant que vous pourrez vous réchauffer dans la place qu'ils ont laissée vacante. C'est souvent ça le problème: trouver quelqu'un qui va vous donner sa place et rester debout. Ces gens-là sont rares.

C'est pour ça que les gens sont souvent calmes, je pense, dans le métro. On partage un même espace mais c'est pas comme si on avait choisi. C'est pas une question de choix mais de nécessité. Y a bien des regards qui s'échangent, des contacts qui se font, mais c'est souvent malencontreux et suivi d'excuses diverses ou de mouvements de tête et d'un commun accord, une sorte de clause du contrat social de la ville.

Puis la station arrive et je me retrouve de nouveau dehors avec les restes de la chaleur partagée. En centre-ville la neige est tombée comme partout autour mais elle est moins admise et donc moins visible. Cependant, le sol est presque aussi blanc. Elle a peut-être été retirée mais pas le froid. Lui est toujours là, omniprésent, invincible, tout-puissant. Si on prenait une photo, on le verrait quand même. Il serait dans tous les visages et dans tous les vêtements de ceux qui marchent vers ces lieux qu'ils n'ont pas encore atteints où il auront de nouveau chaud.

Je regarde à gauche et je vois bien que le bus ne sera pas là de si tôt. Alors au lieu de retourner dans la station et d'attendre avec les autres je commence à marcher. Je ne suis pas tout seul. Il y a d'autres personnes autour de moi. Elles sont peu nombreuses et je me dis que c'est une bonne chose. Je ne souhaite à personne d'avoir froid comme j'ai froid en ce moment. Mes orteils me renvoient la

froideur du sol et mes oreilles vont me faire de plus en plus mal et peut-être que je vais sentir des prémisses d'engelures quand je serai arrivé à destination et comme à chaque fois je vais me dire que je suis vraiment cave d'avoir préféré marcher alors que le bus allait venir et m'amener au même point avec moins d'effort et plus de confort, et j'aurais raison de me dire ça. Mais je sais aussi pourquoi je marche dans le froid, parce que positif et négatif ne sont visibles et observables que dans le milieu qui leur est opposé. C'est un de mes profs qui a dit ça un jour, et même si le groupe à côté de moi a ri quand le prof a dit ça, je me suis dit que ce n'était pas bête. Comment comprendre ce qu'est le chaud quand on n'a jamais vécu dans sa chair ce que signifie avoir froid? C'est impossible. On l'oublie déjà trop facilement quand ça fait trois mois que l'hiver est parti et qu'on est en plein cœur de l'été, alors quelqu'un qui ne l'a jamais vécu... Ça fait mal le froid. Ça rentre partout, ça se loge dans les moindres recoins du corps et ça efface tout le reste, ça devient le centre du monde. Mais quand j'aurai fini de marcher et que je serai arrivé et que j'enlèverai mon manteau et mes gants et que mon corps goûtera de nouveau la bienfaisance de la tiédeur, alors je saurais que je dois chérir ces instants et offrir mon dos comme protection comme le font les pingouins.

Aussi je marche dans le froid et la neige que j'aime moins cette année et quand j'arrive à destination, mon manteau, mes gants et mes écouteurs enlevés je retrouve un peu du monde terré en moi qui ressort. Je dépose mes chaussures sur une des étagères prévues pour ça, je dis bonjour à ces personnes qui me voient plusieurs fois par semaine sans connaître mon nom et une fois dans cet espace cloisonné j'oublie un peu pourquoi je n'aime pas la neige cette année. Et je sais que je vais ressortir et que je vais devoir repasser par tout cela mais ce n'est pas grave. Ce n'est pas d'oublier la neige qui compte. Ce qui compte c'est de vivre avec elle, même si je l'aime moins cette année.